

## ÉCONOMIE POLITIQUE.

### DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

#### CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE.

Nous sommes en progrès sur le dix-huitième siècle. Cette vérité est palpable et saisissante, si nous envisageons uniquement cette partie de nos connaissances désignée sous le nom de sciences naturelles; mais si nous jetons nos regards sur les sciences politiques et morales, la certitude du progrès est moins évidente; une vue fugitive et superficielle ne suffit plus, il nous faut pénétrer davantage en chacune d'elles, il nous faut remonter jusqu'aux faits qu'elles embrassent.

L'économie politique, science des intérêts matériels de la société, nous offre un remarquable exemple de la justesse de cette observation.

Sur quels principes, en effet, sur quelles lois générales, cette science repose-t-elle de nos jours? Depuis Smith et Quesnay qu'a-t-elle produit au monde de nouveau et de fécond? Rien, absolument rien.

En France, descendant des hauteurs de la science politique que dominaient complètement alors les principes philosophiques de Voltaire et de Rousseau, Quesnay et ses disciples avaient créé, vers le milieu du dix-huitième siècle, une doctrine économique où tout est lié, enchaîné, subordonné au point de départ. L'homme est libre; il est l'égal de l'homme; la société est un état qu'il n'accepte volontairement et librement qu'à la condition qu'il y trouvera des ressources plus grandes pour satisfaire ses besoins: ce sont là les axiomes qui dirigeaient la mar-

che de ces théoriciens dans l'étude des phénomènes économiques. Dès lors la richesse ne leur apparaissait que dans la production de l'industrie agricole ; hors d'elle, ils ne voyaient qu'un travail stérile, en ce sens qu'il ne donne que ce qu'il coûte. Et cette conclusion les rapprochant des Romains, chez lesquels l'agriculture était si fort en honneur, ils se croyaient dans la vérité absolue, puisque leurs maîtres en science politique ne rêvaient pour l'homme que les vertus de ces mêmes Romains, pour la société que les institutions républicaines des anciennes cités.

En Angleterre, au contraire, où l'industrie se trouvait puissante et pleine d'avenir, où la science sociale dormait encore sous les replis du constitutionalisme, vers la fin de ce même dix-huitième siècle, Smith apparut. Son point de départ n'a rien de philosophique, rien de social. Il se met en dehors de tout système, de toute théorie sur la société ; il isole le fait économique de toute influence étrangère à son point de vue matériel ; il le dénature, et recherche, en ce fait ainsi dénaturé, ce qu'il y a tué lui-même, sa loi, sa cause, sa vie.

Cependant il fallait extraire de cette étude du cadavre une loi qui pût s'appliquer au fait vivant de la science ; il fallait, après l'avoir complètement isolé, rendre le phénomène économique au milieu qui le fait vivre, et sans lequel il cesse d'être ; il fallait expliquer ces étranges influences qu'exercent sur lui les institutions sociales, les phénomènes moraux et intellectuels. C'était revenir au point de départ de l'école rivale ; et sur ce point comme sur un grand nombre d'autres, le désaccord ne pouvait être moins grand. Smith et Malthus, subordonnant les principes de la science politique aux principes de leur science, proclamèrent à la face du ciel les lois les plus injustes et les plus immorales.

Ce sont là les deux doctrines, de tous points opposées, que vit éclore le dix-huitième siècle.

L'école anglaise se crut un moment victorieuse de sa rivale

oubliée : elle siégeait au parlement d'Angleterre entre Brougham et Canning ; elle combattait en France dans les rangs de l'opposition.

Mais son triomphe fut court et sa gloire éphémère. La morale et la justice humaine, profondément attaquées et blessées par ses jugemens, s'élevèrent bientôt contre elle ; et la nièrent.

Les adversaires de la doctrine de Smith se divisent naturellement en deux classes : ceux qui, la niant complètement, ont donné de nouvelles lois aux phénomènes économiques ; et ceux qui, l'adoptant, au contraire, n'ont pas laissé cependant que de la changer, en essayant de l'étendre ou de la rendre plus humaine.

Qu'est-il résulté des modifications des uns, des attaques et des vues nouvelles des autres ? Rien de positif.

Sismondi, Ricardo, Say lui-même, et tant d'autres, en altérant la doctrine du maître, lui ont ôté son homogénéité, et par conséquent sa force. A des doses plus ou moins grandes, ils ont tous mêlé aux idées fondamentales de Smith d'autres idées non moins fondamentales mais contradictoires, et dérivant, non plus de l'examen des faits économiques, mais des faits politiques. Ils ont, en un mot, monstrueusement uni, peut-être sans en avoir conscience, le mode de procéder de Quesnay à celui de Smith.

Quant à ceux qui nient complètement la doctrine de ce dernier, ils se sont placés franchement au point de vue de Quesnay ; et possédant une doctrine sociale fabriquée de toutes pièces, ils ont torturé les lois économiques, sans autre raison que de les rendre harmoniques aux idées sociales qu'ils avaient en tête.

En face des disciples de Smith qui font de l'éclectisme à défaut de science, et des révélateurs qui subalternisent complètement l'économie politique, et la déduisent comme conséquence de leurs axiomes religieux et sociaux, on se demande où est la science : on ne la voit nulle part.

Voilà pourtant où nous en sommes réduits sous le rapport de la science économique. Elle rampe comme une vile esclave sous

des théories sociales et religieuses, plus ou moins erronées, ou se livre à l'éclectisme pur, système bâtard d'une fausseté absolue; car, en définitive, il repose sur cette persuasion, que l'harmonie n'est point la loi du monde.

Et que peut-il résulter de cette voie absurde où elle est engagée? Quels progrès peut-elle faire? Où donc est sa certitude et sa force?

Chose étrange! il est encore des hommes qui professent publiquement la doctrine économique saint-simonienne, bien qu'ils en aient repoussé les prémisses!

L'économie politique a donc déchu. Elle n'offre plus, comme au dix-huitième siècle, ce caractère scientifique dont elle se parait alors; tout lui est nié, jusqu'à sa vie propre: elle perd, aux yeux de bien des gens, son titre et son rang de science; elle n'est pour eux qu'un appendice secondaire de la science sociale.

Erreur! erreur!

Elle existe, et comme tout le reste elle est en progrès sur le dix-huitième siècle.

Car désormais elle a quitté, pour n'y jamais revenir, les voies qui lui furent ouvertes par Smith et Quesnay; car les phénomènes qui la recèlent encore nous apparaissent plus clairs et plus précis; car son importante nécessité se fait plus vivement sentir.

L'éclectisme est de sa nature transitoire. L'harmonie divine des choses, un instant méconnue; se révèle de nouveau à l'esprit humain qui s'allait reposer, et le force à poursuivre sa route immense, dont le but est la connaissance de Dieu lui-même.

Levons-nous donc et marchons: aussi bien restons-nous sans réponse sur des questions vitales qu'il nous importe de connaître:

Pourquoi, sous le rapport matériel, cette inégalité de richesse parmi les hommes?

Pourquoi ceux qui travaillent sont-ils pauvres?

Pourquoi cette lutte des machines et des travailleurs?

Pourquoi notre cœur s'émoussent-il à la vue de ces choses?

Certes il est une science, science positive, exacte, rigoureuse, mathématique, qui nous doit donner la solution de ces questions immenses; car les faits qui les soulèvent ne sont point isolés, inharmoniques, ne relevant que du hasard.

Cette science nouvelle ne doit point suivre le procédé de Smith, réduire le fait qu'elle veut étudier à une expression incomplète et fautive sous prétexte de le réduire à sa plus simple expression, le détacher du milieu où seulement il peut exister, en faire un cadavre, et le disséquer alors tout à son aise. Elle ne doit point non plus procéder comme Quesnay.

Car, dans l'un ou l'autre cas, elle se trouve complètement dénuée d'un principe de certitude, principe sans lequel il n'est point de science; car, dominatrice de la science politique ou dominée par elle, elle n'est qu'un amas incohérent de faits inexplicables et inexplicables, qu'une réunion plus ou moins considérable de lois fausses et contradictoires, dont les conséquences sociales sont loin d'être harmoniques aux prophétiques inspirations du cœur humain.

Quel est donc le procédé nouveau qui doit rendre à l'économie politique ce qui lui a manqué jusqu'ici, certitude et puissance; qui doit l'affranchir de tout despotisme de la part de la science politique; qui doit également affranchir celle-ci de l'influence délétère des lois économiques; qui doit enfin rendre à ces deux sciences le rôle véritable qu'elles sont appelées à remplir dans l'œuvre humaine?

Cette question nous force à pénétrer plus avant dans le fond des choses; elle exige une détermination précise, exacte, des bases, de nature différente, sur lesquelles reposent ces deux sciences; elle demande une rigoureuse appréciation de leurs rapports entre elles.

Il nous est impossible d'isoler l'homme de ses actes, et réciproquement: l'acte est une manifestation inhérente et intime de

l'être; sans cette manifestation, l'être ne se révélerait pas. Tout ce qui est en l'être se reflète donc en ses actes. Or est-il nécessaire de prouver l'unité, l'harmonie des parties, la durée existantes en l'homme, pour reconnaître en ses actes persistance, harmonie, unité? non. Il y a donc lieu de bâtir une science humaine; l'esprit de l'homme peut donc espérer d'avoir un jour conscience de ces phénomènes qui le frappent et qui passent, ne laissant après eux qu'une impression fugitive; puisque ces phénomènes sont persistans, harmoniques, unitaires; puisqu'il peut à son gré descendre ou remonter jusqu'à eux.

Mais, par sa nature, l'esprit humain ne peut embrasser tout d'abord un aussi vaste ensemble. La lumière de son intelligence s'y répand d'une manière inégale; il est des points obscurs, d'énormes hiatus, des gouffres profonds qui détruisent toute harmonie, toute unité. Alors les phénomènes sont répandus çà et là par groupes plus ou moins considérables, et la science humaine, reflétant en son sein cet état imparfait et incohérent, se fractionne également en sciences spéciales et diverses.

Ce sont là les groupes de phénomènes et les sciences qui ressortent naturellement, d'une part, de la faiblesse humaine, et, de l'autre part, de l'étendue du champ à explorer. Mais l'esprit humain ne peut connaître qu'en isolant; abstraire est le seul mode d'instruction qui lui soit donné, et l'exercice de ce mode fractionne encore les phénomènes de chaque groupe, élève entre eux ou entre leurs parties des murs de clôture, et donne le jour à de nouvelles sciences.

Elevons-nous donc par la pensée à l'unité et à l'harmonie qui régissent entre tous ces phénomènes, puisqu'ils sont les manifestations de l'homme, être unitaire et harmonique, et jugeons la valeur scientifique de ces groupes de phénomènes, de ces sciences isolées et diverses.

Cette valeur est purement transitoire, imparfaite; car le progrès est la loi de l'esprit humain et la conséquence de la faiblesse

même de ses investigations. Un jour donc tomberont devant lui et disparaîtront tout cet échafaudage scientifique, tous ces murs de clôture et de divisions que sa faiblesse élève, et qui lui ravissent, par les ombres épaisses qu'ils projettent au loin, l'intelligence lucide et vraie des phénomènes qui sont dès aujourd'hui de son domaine, et en même temps lui dérobent, par la place même qu'ils occupent sur le sol, la connaissance de phénomènes nouveaux, anneaux intermédiaires, inconnus, de cette chaîne immense et incomprise encore qui unit toutes choses.

Ne nous méprenons donc pas : la science économique et la science politique ne sont que des fractions d'une science plus élevée qui n'est point encore cultivée.

Un jour elles perdront, sans nul doute, leurs dénominations de sciences ; mais elles conserveront leur individualité propre, car cette individualité repose entièrement sur leur nature intime : ce sont des instrumens dont les modes d'action, concourant au même but, sont divers en leur essence.

La trinité des facultés humaines se retrouve dans les manifestations de ces facultés, dans les actes de l'homme. Non seulement, en saisissant à des distances diverses, à des échelons différens, quelques faits humains, cette vérité se révèle d'une éclatante manière par la comparaison de ces faits ; mais encore, en sondant profondément la nature intime d'un fait quelconque, isolé, séparé, soit qu'il nous ait paru au premier abord purement physique, ou purement moral, ou purement intellectuel, il ressort de son étude approfondie qu'il reflète encore en son élémentaire unité la trinité des facultés humaines. Ainsi les formes du cristal sont reflétées dans ses derniers élémens.

Mais il n'y a point désaccord, inharmonie entre les facultés humaines : tout est réglé, ordonné, persistant, autrement il nous serait impossible d'établir une science ; nous aurions des perceptions confuses et éphémères, jamais un sentiment profond. Dès lors nous pouvons espérer de connaître cet accord et

cette harmonie; dès lors, connaissant une partie quelconque d'un fait humain, nous pourrons en déduire mathématiquement la connaissance de ses autres parties inconnues; dès lors enfin nous aurons vraiment conscience de ce fait, nous saurons quelle est sa valeur réelle et positive, quelle est la place qu'il occupe dans l'échelle des actes.

Plus avancée que la science politique, qui vaguement et confusément encore embrasse tout ce qui est sympathique et intellectuel dans un fait, sans comprendre quels sont les rapports harmoniques existans entre ces deux côtés du mystérieux triangle humain, sans connaître leur individuelle unité, la science économique repose uniquement sur la connaissance du côté matériel, physique; de nos actes.

Voilà sa base, son élément. Connaître ce côté et les propriétés qui sont en lui, c'est là sa science, sa théorie spéculative tout aussi exactes, tout aussi rigoureusement vraies que le sont et la théorie et la science mathématiques.

Cette définition nouvelle du fait économique est fondamentale. Elle constitue la science, en lui donnant la certitude et la rigueur mathématiques qu'elle n'avait pas; elle met au jour le vice radical des théories passées et présentes.

Prenons un exemple :

La statistique jette à Malthus quelques proportions : les unes sont arithmétiques, les autres géométriques : les premières expriment toutes l'accroissement des subsistances; les secondes, l'accroissement de la population. Voilà un fait, s'écrie-t-il; un fait économique qu'on ne peut récuser. Quelle est sa conséquence? C'est que, s'il n'est point dominé par un fait plus général, par une loi supérieure, il viendra un moment où l'humanité mourra de faim sur sa planète stérilement féconde. Heureusement qu'un fait le domine, l'humanité ne périra pas; un nouveau phénomène économique nous est révélé, une loi supérieure nous rassure : toujours et partout l'équilibre s'établit entre la production

et la consommation, entre les subsistances et la population. Ce fait semble impliquer contradiction avec le premier ; cette loi, avec la loi précédente ? Point : dès que l'équilibre entre la production et la consommation se trouve rompu par le fait de la faculté procréatrice de l'homme, il ne tarde pas à se rétablir par la disparition complète de cet excès intempestif de population. La misère, la faim et la maladie sont les précieux agents d'ordre et de justice qui renversent tout ce qui tend à détruire cet immuable et divin équilibre. La conséquence sociale de cette loi économique incontestable, c'est que c'est chose juste, naturelle, nécessaire, que les enfans du pauvre, de l'ouvrier, du prolétaire, sourdement minés dans leur existence, disparaissent de ce monde, où leur place n'est pas : « *Ils se sont présentés au banquet de la vie sans y avoir été invités*, dit M. Say ; qu'ils s'en aillent donc, car la nature ne leur a point mis de couvert, et qu'ils ne se prennent de la dureté de leur sort qu'à l'improvoyance de leurs parens. »

Ecoutez donc, ô prolétaires ! écoutez. Vous êtes nos égaux, vous êtes libres ; mais vous êtes pauvres, et nous sommes riches : à nous la jouissance des biens de ce monde, à vous le dur et rude travail qui seul les met au jour. Cet ordre de choses est éternel, immuable ; il repose sur la propriété, et la propriété est au cœur de l'homme comme la vie. Vos efforts pour le changer seraient vains ; résignez-vous, acceptez-le. Vous vous plaignez de votre sort : eh ! qu'a-t-il donc de si cruel, que vous ne puissiez vous-mêmes y remédier ? La misère, escortée des maladies et de la mort, voilà le fléau qui frappe incessamment parmi vous ; mais, sachez-le bien, la misère, terrible agent des lois divines qui protègent l'espèce et sacrifient l'individu, la misère, qui repose au fond de votre être et que vous transmettez à vos tristes enfans, est de sa nature entièrement dépendante de votre volonté. Vous êtes en trop grand nombre, voilà ce qui vous rend si misérables. Vous ne pouvez point, comme nous,

doubler le champ qui vous fait vivre ; les sublimes découvertes de la mécanique, la création de machines puissantes, viennent, au contraire, vous ravir pour jamais des sources fécondes où vous puisiez : ayez donc un peu de prévoyance ; ne vous multipliez pas comme vous le faites ; abstenez-vous du mariage et de la paternité.

Voilà les conséquences philosophiques, sociales et morales, qui découlent naturellement de la loi économique donnée par Malthus. Ces conséquences, il faut le dire, ont révolté bien des âmes généreuses ; qu'ont-elles mis à leur place ? Rien. Sismondi retourne au moyen âge pour y remédier ; Infantin fait intervenir son prêtre, qui doit s'inspirer des données de la statistique avant que de consacrer les mariages ; d'autres ont chicané les chiffres de Malthus. Mais nul ne s'est avisé de sonder la nature des sources où Malthus avait puisé.

Ce n'est point dans les proportions données par la statistique que se trouve le phénomène économique. Il est au-delà ; il réside dans les conditions d'existence de ces mêmes proportions.

Le phénomène économique est ce qui vous *donne*, ô Malthus ! vos proportions numériques, et ce ne sont point ces proportions qui *sont* le phénomène économique, comme vous le pensez. Les conditions de ce phénomène sont telles aujourd'hui que vos proportions arithmétiques et géométriques en ressortent sans nul doute ; mais quelle est la nature de ces conditions ? Sont-elles immuables ou mobiles ? Si elles sont mobiles, comment pourraient-elles avoir une conséquence immuablement éternelle ?

C'est là qu'il fallait pénétrer ; ce sont là les questions qu'il fallait résoudre.

Pour connaître la loi de la production, il fallait l'étudier dans ses élémens, non se méprendre, et proclamer à sa place ses résultats.

Pour connaître celle de la population, il fallait également l'étudier dans ses élémens, et non présenter pour elle ce qui n'est que ses résultats.

Vous ne l'avez point fait, et vous êtes tombé dans l'erreur, et vous avez proclamé comme loi immuable, éternelle, un résultat changeant et variable de sa nature.

Les institutions sociales, la vie des peuples ont dû jusqu'à présent avoir pour résultat de mesquines proportions arithmétiques pour exprimer la loi de la production. Ces institutions sociales ont été diverses et changeantes, cette vie des peuples est progressive : ont-elles eu, auront-elles toujours une même expression, un résultat semblable ?

L'esclavage et le servage ont passé, selon vous, sans aucune influence sur la loi de la production ; le prolétariat expirerait dans une égale impuissance !

Et le développement moral des facultés humaines sera-t-il donc également impuissant à modifier ce que vous appelez la loi de la population ? Vous avez remarqué cependant moins de naissances et moins de morts dans les rangs des hautes classes de la société ; vous avez remarqué cette loi de la nature des choses en vertu de laquelle plus le nombre des chances destructives d'une espèce est grand, plus grande est sa fécondité : et vous avez affirmé, d'une part, qu'en présence de ce monde qui devient de moins en moins hostile à l'homme, sa faculté procréatrice resterait immuablement la même ; de telle sorte que le mouvement civilisateur qui anime l'humanité est un mouvement inharmonique qui la met en désaccord flagrant avec le reste des choses ; et, d'une autre part, vous avez attribué à la prévoyance des hautes classes ce qui n'est peut-être chez elles que la conséquence du développement naturel de leurs facultés.

Cet exemple suffit sans doute pour indiquer la voie nouvelle que doit embrasser la science économique. En s'appuyant directement sur la connaissance entière, exacte, non plus fractionnée ou altérée, du fait, elle peut donc avoir une théorie spéculative aussi exacte, aussi rigoureusement vraie que celle de la science mathématique.

Mais le but du développement de l'esprit humain n'est point de mettre au jour des sciences purement spéculatives : en les créant, ils se donne des instrumens meilleurs à l'aide desquels il doit atteindre un but plus élevé, le bonheur et la science du tout, science unitaire en son essence comme le champ qu'elle embrasse, et, comme lui, composée d'une infinie multitude de parties harmoniques.

Quel est donc le but pratique de l'économie politique? Le même que celui de la science politique : fonder la science sociale qui elle-même n'est qu'un fragment de la science générale qui embrasse le tout.

Et dès lors n'est-ce point une erreur dangereuse en ses résultats que de les subordonner l'une à l'autre? que de les déduire comme conséquence l'une de l'autre?

Vainement votre poitrine se gonfle au spectacle des douleurs du prolétaire, vainement gémissiez-vous sur la triste condition des enfans et des femmes, vainement élevez-vous la voix en leur faveur, si vous ignorez complètement les conditions économiques de leur affranchissement. Pour les connaître, il ne faut point descendre jusqu'à elles à l'aide de théories politiques : c'est une route tortueuse où l'on peut s'égarer facilement; il faut les étudier en elles-mêmes.

Que d'erreurs, en effet, ont vu le jour qui viennent toutes de cette vérité méconnue! Aristote, les yeux fixés sur la vie politique de ses contemporains, vie empreinte de tant de grandeur, de noblesse et de force, Aristote, malgré son génie et les sympathies de son cœur, ne s'est-il pas vu forcé de combattre l'idée naissante que l'esclave était un homme? N'a-t-il pas essayé de prouver par la science et par la logique que le droit d'esclavage, sur lequel reposait alors tout l'édifice social, avait son fondement dans la nature même des choses?

Nous ne parlerons pas ici de Quesnay et de ses étranges er-

reurs; mais nous citerons encore à l'appui les aberrations d'Enfantin et de Fourier.

Les pensées sociales d'Enfantin ont donné naissance en économie politique à une opinion, sinon la même, du moins fort analogue à celle d'Aristote. Pour lui, les hommes se séparent en savans, en industriels et en artistes, ainsi qu'aux yeux du philosophe grec ils se séparaient en esclaves et en hommes libres. Où donc est l'unité de la race? A quoi bon cette croyance au cœur de l'humanité? A quoi bon ce développement immense de forces naturelles et mécaniques qui résident en-dehors de son sein, et que par son génie il lui est donné de connaître?

Vainement, à son tour, Fourier essaye-t-il de faire dominer sa théorie économique; elle n'est dans son système qu'une conséquence de ses idées philosophiques et sociales. L'industrie est pour lui le pivot du monde, l'humanité doit vivre pour elle et par elle, et le principe régulateur qui doit la mener à son but est le système passionnel.

Et de même quant aux faits sympathiques et moraux. La route la plus sûre et la plus directe est de les étudier en eux-mêmes, et non de les déterminer avec les seules forces de la science économique; car sera-t-il donné jamais à l'esprit humain de pouvoir le faire? La logique nous le dit; mais cette conclusion n'est-elle point comme celle d'Archimède, qui demandait un point d'appui pour remuer le monde.

Smith et ses disciples n'ont pas tenu compte de cette vérité; qu'en est-il résulté? La promulgation de lois fausses et immorales.

Que sont, en effet, la théorie de Malthus et ses conséquences, la fameuse loi prétendue de nature qui établit que les espèces sont tout et les individus rien, et tant d'autres, sinon la négation formelle de ces idées sociales et morales que les hommes sont égaux et libres, qu'ils se doivent aide et secours entre eux?

Résumons-nous. La science économique est un instrument sé-

paré, distinct, de la science politique : ces deux sciences concourent, chacune à sa manière, mais harmonieusement, à la solution des problèmes communs de la science humaine. Jusqu'ici l'économie politique s'est trouvée engagée dans de fausses routes : Quesnay, Turgot, Saint-Simon, Enfantin et Fourier d'une part, l'ont complètement déduite de leurs pensées sociales ; tandis que, d'une autre part, Smith, Malthus, Ricardo, Say, Sismondi, l'ont exhumée de phénomènes privés de vie. C'est pourquoi elle n'a ni force, ni certitude ; c'est pourquoi, par ses décisions étranges et contradictoires, elle ne fait que gêner la marche, déjà si douloureuse, de l'humanité. Comme science, comme instrument puissant et sûr des progrès humains qu'il nous est donné d'accomplir, aucun ouvrage, aucun traité ne la renferme donc, et pourtant elle existe ; car les phénomènes qui la recèlent sont prêts à la laisser échapper de leur sein ; car tout est préparé pour la recevoir ; car ces plaintes et ces murmures que poussent à la fois et le peuple, et les philosophes, et les poètes, ne sont autre chose que les cris précurseurs de la délivrance commune, à laquelle elle doit concourir pour sa part.

Sans elle, la science politique marche en aveugle, et n'a point conscience des progrès mêmes que le temps accomplit en son sein.

Mais si cette action féconde et puissante de l'économie politique sur la science des actes moraux et sympathiques donne à celle-ci un phare lumineux qui sans cesse l'éclaire, une pierre de touche toujours infaillible, l'économie politique en reçoit à son tour certitude et lumière.

Nous venons de porter un jugement sévère et rigoureusement vrai sur les doctrines économiques de notre époque ; nous avons montré le vice radical qui, faussant toutes leurs conséquences sociales ou scientifiques, était enfin parvenu à faire douter de l'existence même de la science, et à cette occasion nous avons essayé de déterminer le champ qu'elle embrasse. Examinant en-

suite les rapports qui unissent entre elles la science économique et la science politique, nous avons assigné, comme condition de leurs progrès respectifs ressortant de la nature même des choses, l'égalité harmonique de l'une et de l'autre; nous avons proclamé l'unité du but qu'elles poursuivent.

Mais ce n'est là qu'une préface : la science reste à faire.

JULES LEROUX.

---